

## LES LIBERTAIRES DU YIDDISHLAND : racines et solidarité

La maison d'édition *Le Coquelicot*, organe de l'organisation Alternative Libertaire vient de faire paraître cette année un livre signé Jean-Marc Izrine intitulé *Les Libertaires du Yiddishland*. L'auteur, un toulousain militant depuis les années soixante, a mené une impressionnante étude sur les traces des anarchistes d'origine juive et sur leur combat dans plus d'un pays d'Europe, de la Russie au Portugal, mais aussi en Amérique du nord (Etats Unis) et du sud avec l'Argentine.

Ses recherches, méticuleuses, ont dressé la liste des personnages principaux et des acteurs obscurs du mouvement, toutes les organisations, les éphémères comme les viables, leurs actions au sein de la révolution bolchevique ou autogérée d'Espagne en 1936, leurs luttes diverses, dans les « ateliers de la sueur » du quartier Lower East Side de New-York ou sur les steppes d'Ukraine, les exploits, les échecs, les rêves et les destins tragiques. Le livre est richement agrémenté de nombreuses photos, journaux révolutionnaires écrits en yiddish, portrait d'Emma Goldmann s'adressant à la foule, visages anonymes de femmes en lutte, et parfois la scène paisible et étrangement bucolique d'un groupe de militants posant dans l'herbe avant la guerre et les déportations.

Le texte rapporte un bon nombre de faits surprenants, comme par exemple ce compte-rendu des archives nationales sur la réunion publique organisée à Toulouse le 4 février 1911 en soutien à des libertaires japonais exécutés, avec une conférence sur l'anarchisme au pays du soleil levant par un certain N. Rogdaeff. L'entrée coûtait 30 centimes.

Quel est le but d'un tel ouvrage ?

Jean-Marc Izrine nous apporte une vision synthétique et une mise au point éclairée sur des sujets complexes qui s'entremêlent comme l'antisémitisme dans les mouvements progressistes, la part que jouent les racines chez un militant internationaliste, le rôle des anarchistes dans l'affaire Dreyfus ou le sionisme de gauche.

L'auteur, dans l'association Pitchkepoï qu'il anime, veut faire exploser les clichés qui courent et font souvent le lit d'un racisme rampant, parfois même parmi des milieux de gauche où certains militants peuvent être trompés par une confusion d'images un peu trop simplistes. Son principal message est de montrer que, à la marge d'une communauté juive dont la composante religieuse, sioniste et bourgeoise occupe le terrain médiatique, se trouvent des femmes et des hommes qui se rappellent que leurs aïeux, dans un *shtetl* russe, une usine lithuanienne ou une grande ville polonaise, se sont un jour battus pour un idéal de justice et de fraternité pour l'humanité dans une vie de lutte et de sacrifice. Leurs traditions sont celles du petit peuple des travailleurs qui mangeaient la carpe farcie (*gefilte fisch*), se moquaient du rabbin par mille et une blagues et chantaient *Arbeter froïen*, « Femmes travailleuses » en serrant le poing dans les rues un jour de grève.

Le livre pose aussi la question d'une façon très intelligente des rapports qui peuvent exister entre judaïsme et anarchisme, ou plus précisément entre la philosophie juive et idéologie antiautoritaire. Il est évident que, de par sa nature de diaspora ou population éparpillée, le peuple juif porte en lui une tradition d'organisation sans État et transnationale. Pour cela, le sionisme s'oppose à cette tradition mais pas uniquement, puisque, selon une partie des Juifs religieux, il trahit l'essence même de la religion de la Torah.

Jean-Marc Izrine démontre que les racines et la culture sont le point de départ d'une manière de penser politique, même parmi des militants féroce­ment athées dans des mouvements qui se proposent de faire « table rase du passé ». Extrait, p. 18 : [La religion hébraïque] a imprégné la mentalité des révolutionnaires d'origine juive car celle-ci donne, tout au long de l'histoire biblique, de nombreuses références de justice, de liberté, de solidarité. [La religion hébraïque] en partie construite sur une éthique imprégnée d'humanisme et fondée sur la justice sociale, appelle au changement de la société sur terre bénéficiant à l'ensemble de l'humanité.

Plus loin, l'auteur démontre que le vecteur commun de ces révolutionnaires conscients de leur identité était la langue yiddish, parlée sur l'ensemble de l'Europe orientale et centrale.

En dehors de son travail sur le livre, il me disait un jour qu'il était amusant de constater que les ashkénazes et les sépharades d'extrême gauche, dans les années soixante-dix, rejoignaient des mouvements différents, trotskistes pour les premiers et maoïstes pour ce qui est des autres, plus proches des mouvements de lutte de libération tiers-mondiste.

Que peut nous apprendre ce témoignage ?

Cet ouvrage répond largement à une question posée au mouvement occitaniste, bien souvent par ses détracteurs qui l'avancent comme une critique, celle du prétendu « repli identitaire ». Jean-Marc Izrine démontre par l'expérience de plus d'un siècle qu'il n'existe aucune contradiction entre le soutien à une culture, quelle qu'elle soit, et l'aspiration à une justice universelle par des concepts égalitaires d'entraide et de fédéralisme. Bien au contraire, si personne ne peut prétendre que sa façon de penser et complètement indépendante de ses origines ou de sa langue maternelle sans se renier, personne ne peut non plus faire croire qu'il souhaite un dialogue entre les peuples s'il ne peut pas l'enrichir par la connaissance de sa propre culture. L'auteur lui-même participe chaque année aux rencontres occitano-yiddish qui se déroulent dans les Cévennes.

En dehors des sentiers battus et des imageries d'Epinal, les « Libertaires du Yiddishland » éclaire notre route grâce aux centaines d'ouvriers et d'intellectuels qui ont lutté pour un monde meilleur. Merci à eux.

**Jean-Marc Leclerq**